

Prologue

Lorsque vous nous avez repérés, vous veniez peut-être de sortir pour répondre à un appel sur votre mobile ou peut-être étiez-vous en train de terminer une cigarette, avant de retourner dans la chaleur du bar.

Dans tous les cas, depuis l'autre côté de la rue, nous avons attiré votre attention. Pas tout en fait en face de vous, non, un peu plus loin : il vous a fallu tourner légèrement la tête pour nous apercevoir, là, debout dans l'allée qui sépare deux bâtiments.

Ce n'est pas parce que je suis belle à couper le souffle ou qu'il est d'un physique époustouflant : non, nous ressemblons à tous les autres couples qui sortent le soir, pour aller au restaurant ou au cinéma, pas spécialement sur leur trente-et-un, pas spécialement originaux, rien de particulièrement remarquable.

Mais il y a entre nous une intensité, un crépitement qui vous incite à nous regarder en dépit de l'impatience que vous avez à retourner rejoindre vos amis.

Sa main serre mon bras avec une telle force que, même à cette distance, vous vous demandez fugacement si je ne risque pas d'avoir un bleu. Il m'a repoussée contre le mur, et il a glissé son autre main entre les

mèches de mes cheveux pour me maintenir en place, au point que si j'essaie de détourner la tête – pour demander de l'aide ? – cela m'est impossible.

Il n'est pas particulièrement grand ou fort. En fait, vous le décririez sûrement comme un individu normal, si on vous demandait de le décrire.

Mais il a... nous avons quelque chose qui, pendant trente secondes, une minute tout au plus, vous incite à vous demander s'il y a un problème.

Moi, j'ai les yeux rivés sur lui, et la profondeur évidente de mon attachement vous pousse à le fixer vous aussi. Pendant quelques secondes, vous ne pouvez pas détacher vos yeux de lui pour tenter de percevoir ce que je vois.

Lorsqu'il tire sur mes cheveux pour rapprocher ma tête de la sienne, vous faites instinctivement quelques pas en avant comme pour intervenir. Juste avant de vous rappeler ces histoires que vous avez lues dans les journaux sur les bons Samaritains qui finissent par prendre un mauvais coup, ce qui vous arrête aussitôt.

Mais vous êtes plus près à présent, et vous entendez ce qu'il dit. Pas les phrases entières, non, vous n'êtes pas si près que cela, mais suffisamment de mots pour qu'ils aient un sens.

Car il s'agit de mots évocateurs, de mots brutaux. Des mots si laids que vous vous dites que vous allez certainement devoir intervenir à tout moment – si les choses vont plus loin.

Des mots comme « salope » ou « pute ».

Vous scrutez mon visage, si proche du sien, et vous remarquez des étincelles de fureur dans mes yeux. Vous ne me voyez pas répondre, parce que je ne réponds pas. Je me mords les lèvres, comme pour réprimer mes paroles, et je reste silencieuse. Sa main

tord un peu plus mes cheveux et je grimace, mais c'est tout.

Je suis là, debout, pas vraiment passive : vous sentez l'effort tangible que je fais pour ne pas me débattre, et la tension palpable de tout mon corps qui encaisse sans broncher l'averse d'insultes.

Un silence. Il attend la réponse. Vous vous approchez davantage. Si on vous posait la question, vous répondriez à coup sûr que c'est pour vous assurer que je ne risque rien, mais, au fond de vous, vous savez parfaitement qu'il s'agit de curiosité pure et simple. Il y a quelque chose de sauvage, de primal, dans la dynamique qui nous lie et qui vous attire tout autant qu'elle vous écoëure.

Presque. Vous voulez voir comment je vais réagir, savoir ce qui va se passer ensuite. Il y a quelque chose d'à la fois sinistre et fascinant qui fait que, au lieu de l'horreur que cela devrait vous inspirer, vous êtes intrigué.

Vous me regardez déglutir. Je me passe la langue sur la lèvre inférieure avant d'essayer de parler. Je commence une phrase, j'hésite, je baisse les yeux pour échapper à l'emprise de son regard pendant que je murmure ma réponse.

Vous ne m'entendez pas, mais lui, oui :

— Plus fort !

À présent, je rougis. Mes yeux sont emplis de larmes, mais vous ne parvenez pas à décider si elles sont dues à la terreur ou à la fureur.

Dans la nuit fraîche, ma voix est plus claire, plus forte, et elle est teintée de défi, mais la rougeur qui s'étale sur mes joues et descend jusqu'à ma clavicule, que l'on aperçoit sous la veste ouverte, trahit une gêne que je ne peux dissimuler.

— Oui, Monsieur, je suis une salope. Je mouille depuis le début de la soirée à la seule pensée que vous allez me baiser et je vous serais reconnaissante de nous permettre de rentrer pour en finir. Pitié, Monsieur.

Mon ton de défi se brise sur le dernier mot qui sort de ma bouche comme une douce prière.

Il glisse paresseusement le doigt le long du bord de ma chemise – elle est assez décolletée pour laisser voir la naissance de mes seins, mais pas provocante à ce point – et je frissonne. Il recommence à parler d'un ton qui vous fait réprimer un frisson à vous aussi.

— On aurait dit que tu me suppliais. Es-tu en train de me supplier, salope ?

Vous me voyez commencer à hocher la tête, mais il m'arrête en me tirant les cheveux d'un geste vif. Alors, je déglutis et je ferme une seconde les yeux avant de répondre.

— Oui.

Le silence se prolonge un temps.

Puis, dans un soupir, vous entendez clairement :

— Monsieur.

Il laisse son doigt glisser sur la courbe de mes seins et ajoute :

— Tu as l'air d'être capable de faire n'importe quoi pour jouir tout de suite. C'est vrai ? N'importe quoi ?

Je ne dis rien. Mon expression est méfiante, ce qui vous surprend dans la mesure où vous n'avez pas encore tout à fait oublié la note suppliante qui voilait ma voix. Vous vous demandez ce que « n'importe quoi » signifie pour nous deux, ce à quoi il renvoie dans notre histoire.

— Tu pourrais te mettre à genoux pour me sucer ? Là, tout de suite ?

Nous n'échangeons plus une seule parole pendant un long moment. Il retire sa main de mes cheveux, recule légèrement.

Il attend. Au loin, le claquement d'une portière de voiture me fait sursauter et je me déplace un peu pour jeter un regard dans la rue. Je vous vois. Pendant une seconde, nos yeux se croisent et les miens s'écarquillent sous l'effet du choc et de la honte avant de reporter le regard vers lui. Totalement impassible, il esquisse cependant un sourire.

Du fond de ma gorge monte un son, mi-gémissement, mi-prière, et je déglutis.

— Ici ? Ne préféreriez-vous pas que nous...

Il presse les doigts sur mes lèvres. Son sourire est presque indulgent, mais sa voix reste ferme, impérieuse.

— Ici.

Je jette un coup d'œil de votre côté. Vous l'ignorez, bien sûr, mais, dans mon esprit, je suis en train de jouer à la version adulte d'un jeu d'enfant : si je ne vous regarde pas, vous n'êtes pas là pour assister à mon humiliation ; vous ne voyez rien parce que je ne vous vois pas.

J'esquisse un geste nerveux dans votre direction.

— Mais il est encore tôt et il y a des gens qui se promènent...

— Maintenant.

Vous êtes pétrifié devant les émotions qui se heurtent sur mon visage. Gêne. Désespoir. Colère. Résignation. À plusieurs reprises, j'ouvre la bouche comme si j'allais parler, et je renonce et ne dis rien. Pendant tout ce temps, il reste là, simplement, à me scruter de son regard intense.

Aussi intense que le vôtre. Enfin, le visage écarlate, je m'agenouille devant lui sur les pavés mouillés. Je penche la tête. Mes cheveux balaient mon visage et vous avez plus de mal à en être sûr, mais, dans la lueur des réverbères, vous pensez avoir vu les larmes briller sur ma joue.

Pendant quelques secondes, je reste là, immobile. Vous me voyez alors prendre une profonde inspiration.

Une inspiration régulière. Je carre les épaules, je relève la tête et me rapproche de lui. Mais lorsque je touche de mes mains tremblantes la boucle de sa ceinture, il m'arrête en me tapotant la tête comme vous le feriez de votre fidèle animal de compagnie.

— Bonne fille. Je sais que ce n'était pas facile. À présent, tu peux te lever et on finira à la maison. Il fait un peu froid pour jouer dehors ce soir.

C'est d'une main pleine de sollicitude qu'il m'aide à me relever. Nous passons devant vous, bras dessus bras dessous. Il sourit, hoche la tête. Vous lui rendez son petit salut avant de vous reprendre – la situation vous paraît soudain irréaliste.

Quant à moi, tête baissée, j'ai l'air d'observer scrupuleusement le sol.

Vous constatez que je frissonne, mais il vous est impossible de percevoir l'excitation qui gonfle mes seins contre l'étoffe de mon soutien-gorge. Vous ignorez que cette expérience a fait jaillir en moi des poussées d'adrénaline qui expliquent mes frissons incontrôlables.

Vous n'avez vu que le froid et l'humiliation, et vous ignorez que je me nourris de cette humiliation, de la plénitude qu'elle me procure. Je ne saurais pas vous l'expliquer. Tout comme je ne saurais pas vous faire

comprendre que je hais et que j'adore tout cela à la fois.
Ce besoin irrépressible que j'en ai, ce désir, cette faim !

Vous ne pouvez pas voir tout cela. Tout ce que vous voyez, c'est une femme aux genoux souillés qui tremble et qui s'éloigne en chancelant.

Cette femme, voilà son histoire.